

AU BANQUET DES A.C.N.P.

Le Discours d'Aristide Briand

« *La France, il faut la voir comme je la vois là, dans cette salle...* »

Voici, en son intégralité, le discours prononcé par M. Aristide Briand, au banquet des A.C.N.P. :

Mes chers Concitoyens,
Mesdames, Messieurs,

Si j'étais sage, si j'étais raisonnable, si ma vieille expérience politique me suggérait un bon mouvement, je sais bien ce que je ferais : je renoncerais à tout discours. Je considérerais que le meilleur, le plus beau, le plus éloquent discours, c'est ce banquet lui-même, si magnifique, et qui se suffit si bien à lui-même.

Je considérerais que la meilleure propagande qu'on puisse faire en cette belle journée, c'est de montrer à toute la France, c'est de montrer à tous les peuples, la foi adente d'une population réunie dans un petit espace : hommes, femmes, enfants, maudissant la guerre et acclamant la Paix. (**Applaudissements.**)

Oui, oui, cela suffirait. Ce serait un exemple pour d'autres anciens combattants, de voir qu'il y a des hommes qui eux aussi ont combattu, et qui maintenant ne gardent plus de la guerre qu'un souvenir assez odieux pour la maudire, pour l'exécuter, pour la vouloir désormais impossible.

Il y a dans des réunions comme celle-ci des hommes qui ne se tournent pas contre des frontières, qui n'ont pas à la bouche des paroles de défi et de provocation, mais seulement des paroles d'amour, des paroles d'humanité et dont les cœurs sont tout entiers tournés vers un avenir de fraternité des peuples. (**Applaudissements.**)

Je ne dis pas cela pour récriminer, je ne dis pas cela pour médire, je ne dis pas cela dans un esprit de polémique.

Il faut être compréhensif, après une guerre terrible comme celle que nous avons traversée.

Il y a des vainqueurs, il y a des vaincus. Il y a des hommes qui sont plus facilement tournés vers la Paix que d'autres. Ceux-là doivent donner l'exemple, ils doivent le donner d'une manière tenace, ils doivent le donner sans faiblesse, sans répit, pour que les autres comprennent enfin et ouvrent vraiment leur cœur à l'espérance de la Paix et à la Paix elle-même.

Oui, il n'est pas besoin d'un discours pour tirer l'enseignement d'une réunion comme celle-ci. Mais j'ai des choses à dire que je ne peux me dispenser de dire. (**Applaudissements.**)

Je dois vous remercier vous, anciens combattants du Lot, de m'avoir invité à l'honneur de présider votre banquet. Lorsque mon ami Malvy me transmet votre invitation et insista auprès de moi pour que je l'accepte, il me dit : « Venez et vous verrez, vous verrez une population qui, dans tous ses moments, dans tous ses clans, sans distinction d'opinion, sans distinction de sexe, est entièrement tournée vers l'idée de paix que vous défendez. (**Applaudissements.**) Et, peut-être, de ce spectacle, tirerez-vous quelque réconfort. »

Je suis venu, et je dois dire que M. Malvy, dans ses prévisions, était resté bien en deçà de la réalité. (**Applaudissements.**)

J'ai assisté à une manifestation d'enthousiasme pour la paix telle que je n'en avais pas encore vue. Et, pourtant, j'en ai vu quelques unes. (**Applaudissements.**) J'ai été reçu de

manière inoubliable. Il n'est pas dans ma longue vie politique de manifestation qui m'ait aussi profondément touché le cœur et qui ait mis en moi autant d'énergie pour l'avenir. **(Applaudissements.)**

Je suis venu ici, à travers bien des attaques, à travers bien des sarcasmes, à travers bien des calomnies.

Mais si j'avais perdu un peu de ma force morale, je peux dire qu'une journée comme celle-ci m'aurait permis de recapitaliser tout ce qui m'est nécessaire de force, d'énergie, et de ténacité pour poursuivre ma route au service de la paix. **(Applaudissements.)**

Mes chers concitoyens, ah ! comme j'aurais voulu voir ici tous ceux qui doutent, qui hésitent, qui se sentent troublés. Comme j'aurais voulu les voir en présence de cette foule immense d'hommes, de femmes, de vieillards, qui portent dans le regard un seul éclair de foi et d'espérance. Oui, j'aurais voulu qu'ils puissent assister à cette magnifique manifestation d'enthousiasme. **(Applaudissements.)**

Ils en auraient rapporté des idées nouvelles : ils auraient, demain, tourné leurs esprits et leurs cœurs vers l'idéal que nous aimons, dont nous poursuivons la réalisation.

Ils en comprendront peut-être l'importance par la lecture des comptes rendus, bien que ceux-là, hélas ! ne puissent que donner un pâle reflet de ce à quoi nous avons assisté en cette journée inoubliable. **(Applaudissements.)**

Dès les premiers mots, en regardant cete foule – j'ai l'habitude de regarder les foules, moi, mes yeux savent analyser leur pensée la plus intime – j'ai compris qu'aujourd'hui je ne me trouverais pas, comme certains l'avaient annoncé, sur un plan de combinaisons politiques. **(Applaudissements.)**

J'ai compris que je me trouverai élevé au dessus des basses polémiques sur le plan national où je me suis toujours efforcé de maintenir l'idéal que je sers avec respect et ardeur. **(Applaudissements.)**

Oui, ici il y a des Français qui aiment leur pays, il y a des Français qui aiment la Paix. Il y a des hommes qui aiment la Paix. Il y a des hommes qui, sans distinction d'opinion ni de catégorie sociale, se solidarisent avec moi pour essayer d'épargner à leur pays une nouvelle guerre. **(Applaudissements.)**

J'entends bien qu'il n'y a personne qui ne soit, dit-on, tourné vers la Paix. Je le crois bien sincèrement. Mais, dans le passé aussi, il y a peu d'hommes qui ne fussent tournés vers la Paix.

On en connaît même qui promenaient à travers l'Europe leur grand sabre, leur baril de poudre sèche. Et c'était toujours dans l'intérêt de la Paix. **(Applaudissements.)**

Ce passé qui a pratiqué la vieille devise : Si tu veux la paix, prépare la Guerre, eh bien, qu'a-t-il donné ?

Tournons les pages de l'Histoire. Que trouvons-nous ? Partout d'énormes, de hideuses taches de sang. Cette formule, elle n'a fait que jeter les peuples les uns contre les autres. Elle a couvert l'Europe et le monde d'une boue sanglante. **(Applaudissements.)** Je pense qu'il faut aujourd'hui, sans rien négliger des précautions nécessaires pour la défense de la Patrie que l'on aime, préparer méthodiquement la Paix pour éviter la Guerre.

J'entends qu'il ne faut pas seulement la préparer, mais encore l'organiser.

Vous avez devant vous un homme qui, dans la dernière partie de son existence, a eu ce sort, tragique à certaines heures, de conduire la guerre, de se trouver, à la tête du Gouvernement, aux plus durs moments de la guerre, à l'heure des pires angoisses et, je ne dirai pas des doutes, mais des inquiétudes les plus cruelles.

C'était aux heures de Verdun, alors qu'il ne se passait pas une journée sans que l'on apprît une avance de l'ennemi contre la cité sainte. C'était à l'époque où le cœur de tout Français se serrait dans sa poitrine ; où je peux bien le dire, je n'avais pas le droit au sommeil.

C'était une heure atroce. Oui, je puis dire que j'ai vu la guerre. Je suis allé parmi nos soldats pour les reconforter ; je les ai vus dans leurs tranchées ; j'ai assisté à ces spectacles à la fois admirables par l'héroïsme qu'ils révélaient, et affligeants par les souffrances qu'ils étalaient. J'ai vu ces jeunes hommes dans la boue, dans le sang, constamment exposés à la mort, sous la menace imminente du danger, n'ayant pas une minute de sécurité.

J'ai vu cela et, en le voyant, j'ai pensé au père, à la mère, à l'épouse, à la sœur et au frère, aux enfants, restés là-bas au foyer, dans l'attente de la fatale nouvelle. **(Applaudissements.)**

Dans ces moments-là, oui, permettez-moi de vous le dire, je me dédoublais, pour ainsi dire. Il y avait en moi l'homme que la destinée avait chargé d'un dépôt sacré, le Président du Conseil de son pays, le chef chargé de sa défense et ardemment tendu vers sa victoire. Mais en même temps, j'étais aussi l'homme humain, l'homme humain qui oubliait son portefeuille, qui n'avait pas honte de promener son portefeuille au milieu des familles que le deuil menaçait.

Et je me disais : Si, après cette guerre, ton pays ayant triomphé, le hasard des circonstances te remet le pouvoir entre les mains, oh ! que ce soit pour la Paix que tu t'en serves. **(Vifs applaudissements prolongés. – Vive Briand ! Vive Briand !)**

Alors, mes chers concitoyens, quel a été mon critérium dans une telle aventure, car je n'étais pas un enfant, je pensais bien qu'il y a avait dans une entreprise pareille une terrible part d'aventure. J'ai voulu savoir. Je n'ai pas voulu m'engager sans avoir entre les mains une sorte de pierre de touche. Et où suis-je allé d'abord ? Dans les milieux politiques ? Dans les milieux de propagande ? Non.

J'ai voulu d'abord aller à ceux qui avaient fait la guerre, à ceux qui avaient connu la guerre, à ceux qui étaient revenus de la guerre ; les uns... intacts... ah ! ah ! ceux-là n'étaient pas nombreux ; les autres, mutilés, marqués par les cruautés de la guerre.

À ceux-là, j'ai voulu parler cœur contre cœur, les yeux dans les yeux. Je leur ai dit : Vous ai-je bien compris ? N'avez-vous pas le désir, ayant souffert tout ce que vous avez souffert, étant prêts à endurer encore, s'il le fallait, les mêmes souffrances pour votre Patrie, n'avez-vous pas le désir ardent que votre sacrifice mette enfin les autres, les petits, ceux-là qui poussent, ceux-là qui sont déjà à votre taille, à l'abri de pareils dangers ?

Je dois dire que, dès les premières rencontres, tous se sont dressés enthousiastes, pour me dire : « Allez ! Marchez dans cette voie, vous aurez derrière vous les mutilés de la France et les anciens combattants de la France. **(Applaudissements.)**

« Nous vous ferons un cortège d'honneur, nous mettrons nos poitrines entre vous et vos détracteurs. **(Applaudissements. Oui ! Oui !)**

« C'est nous qui serons vos cautions, vos garants, et lorsque nous nous lèverons avec nos yeux éteints, nos membres mutilés, notre corps torturé et que nous dirons : « Cet homme-là a raison de préconiser la Paix, il parle en notre nom, il faudra bien qu'on se taise, parce que c'est notre parole qui vaudra. » **(Applaudissements répétés.)**

C'est là que j'ai trouvé le secret de ma force.

Le mérite ! Oui, on a toujours quelque mérite à persévérer. Dans la politique, la persévérance n'est guère pratiquée ; non pas que les hommes publics n'aient pas le désir de la pratiquer, mais le va-et-vient des circonstances et le jeu des hasards ne leur permettent pas de demeurer longtemps à leur poste et, dès lors, les longs desseins leur sont refusés.

Moi, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir rester longtemps au même poste. J'entends bien que ce n'est pas pour satisfaire tout le monde **(rires et applaudissements)**, et je vois bien que déjà, peut-être, j'ai quelque peu abusé de la permission. Il ne manque pas de gens qui trouvent que j'aurais dû mettre un peu plus de discrétion dans l'utilisation de cette permission.

Mais que voulez-vous ? J'ai été pris par l'engrenage du devoir et, comme on me priait de rester, je ne me suis pas senti la force de refuser. **(Applaudissements.)**

Aujourd'hui, je vois bien qu'à la faveur de quelques circonstances passagères, on ne demanderait pas mieux que de m'accorder cette possibilité de me reposer un peu (**rires**) et de rentrer à mon tour dans le rang pour distribuer les consolations et les encouragements. (**Rires.**)

Mais je sens dans le peuple, dans le tréfonds du peuple, un désir ardent de me voir continuer. (**Applaudissements.**) C'est peut-être de l'immodestie de ma part. (**Non ! Non !**)

Il y a beaucoup de braves gens qui disent : « Il est très probable que d'autres devraient faire comme vous. Mais vous, du moins, on vous a déjà vu à l'œuvre ; voilà six ans que vous travaillez sur le même métier (**rires**), vous en avez tiré quelque parti, et cela nous permet d'espérer que demain vous en tirerez encore parti. » (**Oui ! oui !**)

Et alors, on m'invite à continuer et je continue, parce que je considère que si je m'en allais et si certaines éventualités fâcheuses se produisaient, si certains troubles atteignaient la politique que je me suis efforcé d'instaurer et de développer, on aurait peut-être le droit de m'en faire porter la responsabilité.

Or, une conscience politique peut assumer bien des responsabilités ; on peut, dans la vie politique, se tromper, commettre des erreurs et s'exposer ainsi au reproche sans trop en souffrir. Mais quand il s'agit de la paix du monde, quand il s'agit d'un tel enjeu pour sa patrie, après avoir vu tout ce que celle-ci a souffert pendant la guerre, on n'a pas le droit de s'en aller tant qu'on y est pas forcé. (**Applaudissements.**)

Alors je suis resté et, que ceux qui, à cette tribune, m'ont exhorté, en soient convaincus, je reste animé de la même volonté tenace, inébranlable, de poursuivre mon œuvre que je considère comme utile, non seulement pour l'humanité, mais pour les intérêts les plus sacrés de mon pays. (**Applaudissements vifs et répétés.**)

La France tire effectivement un bénéfice moral du seul fait que des manifestations comme celle d'aujourd'hui peuvent se produire sous les yeux du monde entier. La France, qu'on a critiquée si souvent, si injustement, qu'on a montrée comme un trouble-paix constamment animé de désirs bellicistes, la France a un autre visage ! Un visage infiniment plus noble, infiniment plus beau !

La France, il faut la voir comme je la vois, là, dans cete salle. (**Acclamations prolongées. – Cris : Vive Briand !**)

La voilà, la France, avec toutes ses générosités, avec toutes vos confiances. Et cette France-là, contrairement à ce que certains adversaires me disent, n'a pas, par une propagande de paix, diminué sa force morale.

Comment ! le moral de la France serait affaibli parce qu'elle se consacre à la Paix ? Quelle injure ! (**Acclamations.**) Il faudrait, pour le croire, n'avoir pas vu la France pendant la guerre, n'avoir pas mesuré alors tout son ressort et toute sa force.

Que des heures mauvaises menacent encore la Patrie, et le peuple de France sera le même, tout entier debout pour se défendre. (**Vifs applaudissements.**)

Mais, ce que veut la France, à l'heure actuelle, c'est introduire dans les conseils de gouvernements la possibilité d'appliquer des solutions juridiques, de substituer à la violence, à la force, à la brutalité, les moyens de conciliation et d'arbitrage.

Comment ! dans la société, entre les hommes, on a pu écarter les moyens de force, les pugilats, les mauvais coups : on a créé des juges : des juges de paix, des juges civils, devant lesquels la discussion est portée pour le règlement pacifique des conflits. Et, quand il s'agit des peuples, il y aurait des différends qui ne pourraient être tranchés que par la guerre ? Il faudrait jeter fatalement les peuples les uns contre les autres pour régler dans le sang les difficultés qui surgissent ? Je ne peux pas le croire. (**Acclamations renouvelées. Non ! Non !**)

Nous nous sommes honorés, nous Français, en nous plaçant à l'avant-garde de tous les efforts d'organisation méthodique de la Paix. Nous ne nous sommes pas contentés de formuler des vœux.

Ah ! J'entends bien, quand on s'en va comme un pèlerin – oui, j'ai prononcé le mot (**rires**) et je le répète car je suis ici un pèlerin (**vifs applaudissements**), oui, je m'en vante, et j'ajoute que j'ai pu constater tout à l'heure que je n'étais pas en France le seul pèlerin (**acclamations.**), parler uniquement de paix, prononcer toujours le mot de paix, c'est déjà quelque chose. Car il faut faire entrer ce mot dans l'esprit des gens, il faut lui donner toute la force de diffusion, toute la valeur mystique que, peu à peu, il a acquises. Mais cela ne suffit pas. Il faut aussi réellement, méthodiquement, organiser la Paix. J'ai essayé pour ma part de le faire. Je me suis tourné vers mes ennemis d'hier, avec le désir sincère de faire tomber un jour des derniers malentendus qui nous divisent.

Il faudra peut-être de longs efforts pour en arriver là. Est-ce une raison pour se décourager ? (**Non ! Non !**)

Nous avons d'abord réglé une affaire de frontière entre l'Allemagne et la France. On me dit : « Vous avez saboté le traité de Versailles. »

Je mets au défi qu'on m'indique un seul cas dans lequel j'ai affaibli en rien le traité de Versailles. J'ai, au contraire, comblé des lacunes de ce traité. Par exemple, pour la frontière de l'Ouest, les articles 42, 43 et 44 n'avaient pas pu être mis en vigueur, parce que ni l'Amérique, ni l'Angleterre n'avaient donné leurs garanties. Maintenant, les dispositions de ces textes se trouvent revivifiées, et c'est avec la garantie de l'Angleterre... Est-ce là une diminution du traité de Versailles ? (**Acclamations prolongées.**)

N'est-ce pas, d'autre part, un événement considérable qu'un grand pays, qui n'avait cessé de se plaindre d'un traité imposé par le vainqueur, ait consenti un jour à négocier librement avec nous la reconnaissance du statut de sa frontière de l'Ouest, consacrant volontairement cette fois sa renonciation à l'Alsace et à la Lorraine ? Obtenir cela, Mesdames et Messieurs, était-ce diminuer le traité de Versailles ? (**Non ! Non !**)

N'était-ce pas, au contraire, améliorer la situation de la France telle qu'elle la tenait de sa victoire ? (**Vifs applaudissements.**)

D'autres difficultés ont été réglées dans les conditions prévues par le traité. Mais chaque fois que j'ai été attaqué devant l'une ou l'autre Chambre, me tournant vers mes adversaires, je les ai toujours mis au défi d'indiquer un seul cas dans lequel une concession avait été faite par moi, attentatoire en rien au traité. Jamais aucun d'eux n'a pu s'élever au dessus de vagues affirmations, pour établir « ceci constitue une concession que le traité ne permettait pas. »

Pour ce qui est de la sécurité du pays, dont à aucun moment je ne me suis jamais laissé distraire, pour ce qui est de l'organisation de la défense nationale, quand, je vous le demande, la politique, l'organisation de la Paix, a-t-elle pu lui être nuisible en rien ?

Et à quel moment l'homme qui est à cette tribune est-il jamais intervenu pour empêcher les ministres responsables de la défense nationale d'accomplir leur devoir ? À aucun moment.

Chaque fois que j'ai fait appel au témoignage de mes collègues, ils me l'ont donné sans réserve, parce qu'ils étaient sincères, et que ce témoignage était conforme à la vérité. (**Applaudissements prolongés.**)

Mais le fait qu'un peuple prend ses précautions, ne l'oblige pas à renoncer à l'organisation de la paix. On peut très bien prendre toutes ses précautions avec le désir constant d'éviter d'avoir à s'en servir.

Dans l'ancienne Europe, il y avait un peu partout des barils de poudre par trop ouvertement exposés, parmi lesquels les chefs d'État semblaient se promener trop librement en fumant.

Dans de telles conditions, est-ce que le danger de guerre n'était pas de toutes les minutes, de tous les instants ? Qu'on prenne des précautions, mais, je le répète, qu'on prenne ces précautions avec l'espoir, avec la volonté de ne jamais avoir à s'en servir.

(Applaudissements répétés.) Qu'on ne cesse jamais d'organiser la paix, et qu'on fasse toujours tout pour la faire pénétrer dans les esprits.

Mesdames et Messieurs, il faut penser aux enfants, aux pauvres petits enfants dont le cerveau malléable peut être livré sans défense dans les écoles aux suggestions d'un mauvais enseignement. Ah ! ceux-là, qu'on les garde soigneusement de toute atteinte du mal, qu'on les défende contre tout ce qui peut empoisonner leur esprit, qu'on leur apprenne enfin à aimer tous leurs semblables, à être largement humains. C'est les préserver, pour l'avenir, de terribles catastrophes. **(Applaudissements.)**

N'en doutez pas, sur les pas de la Paix, bien des obstacles surgiront. Je ne dis pas qu'ils seront semés par des hommes qui poursuivent réellement une idée de guerre ; car tels je ne les crois pas et je ne commettrais pas l'injustice de proférer jamais pareille accusation. Mais enfin, il y a des hommes qui interprètent la défense de la paix d'une manière singulièrement dangereuse : avec les méthodes et les moyens du passé.

Or, en fait, ces méthodes et ces moyens ont presque toujours conduit à la guerre. Et ce qu'il faut maintenant, c'est éviter par tous moyens la guerre.

J'ai eu la bonne fortune, en accord avec la grande république des Etats-Unis, de faire signer un pacte avec tous les pays, à toutes les nations qui comptent dans le monde, à toutes les nations civilisées de notre temps ; pacte qui condamne la guerre, qui la dénonce comme un crime. Il n'est pas admissible, après que tous ces pays civilisés aient dénoncé devant l'humanité la guerre comme un crime, de la laisser renaître demain à la suite de quelque agression. **(Applaudissements.)**

On m'a reproché une parole prononcée à la tribune de l'Assemblée de Genève et dont vous vous souvenez certainement : « Tant que j'aurai l'honneur d'être à mon poste, il n'y aura pas la guerre. » **(Applaudissements.)**

Cette parole peut apparaître dénuée de modestie, elle peut apparaître comme une manifestation présomptueuse. Je l'explique. Je dis que, tant qu'à la tête des gouvernements, surtout et plus particulièrement à la tête des Ministères des Affaires étrangères, il y aura des hommes voulant résolument la Paix, n'admettant pas qu'elle puisse être troublée par des moyens de force, tant qu'il y aura des hommes tendus sous cette pensée et sous cette volonté, la guerre n'éclatera pas. **(Applaudissements prolongés.)**

Mes chers Concitoyens, bien des progrès ont été faits contre la « gueuse », bien des avantages ont été reportés au service de la paix, dont on ne s'aperçoit peut-être pas assez.

J'ai eu la bonne fortune, en deux circonstances, d'exercer au service immédiat de la paix la Présidence du Conseil de la Société des Nations. Dans un premier cas, deux peuples européens se trouvaient déjà aux prises, le canon avait déjà tonné. J'ai convoqué d'urgence, devant tous les membres du Conseil de la Société des Nations, les représentants des deux nations en question. Nous avons enjoint à ces deux nations d'écarter leurs armées l'une de l'autre, nous les avons invitées à s'incliner devant notre arbitrage. Il faut dire à leur honneur qu'elles ont accepté. Les deux armées ont été écartées, la guerre a cessé, et dans les quarante-huit heures le conflit a été réglé. **(Applaudissements.)**

Dans une autre circonstance, que j'ai rappelée souvent et que je ne cesserai de rappeler, un conflit armé avait déjà éclaté en Amérique, au moment où prenait fin une session du Conseil de la Société des Nations, réunie sous ma présidence, à Lugano.

Je demeurais seul en face de ma tâche et de mes responsabilités, investi de la confiance de mes collègues pour régler cette affaire. J'ai envoyé, aussitôt, deux télégrammes à ces deux nations lointaines, pour leur rappeler leurs obligations envers le pacte de la Société des Nations, pour les adjurer d'arrêter les hostilités.

Un télégramme, ce n'est qu'une petite feuille qui, lancée à travers l'espace, ne vous donne pas l'impression d'une grande force.

J'attendais anxieusement la réponse. Elle m'arriva le lendemain des deux pays : « Nous nous rappelons, disaient-ils, nos obligations, nous nous tournons vers la Société des Nations, ayant arrêté nos armées : nous attendons de l'arbitrage la solution de notre conflit. » **(Longs applaudissements.)**

Mais n'est-ce pas là, mes chers Concitoyens, la preuve que la cause de la Paix a fait des progrès ? Elle en a d'autres à réaliser.

Quand, dans cet effort pour l'organisation de la Paix, on ne considère que la France et l'Allemagne, on commet une erreur. L'organisation de la Paix s'applique à l'Europe toute entière. **(Acclamations.)**

L'Allemagne et la France sont deux éléments essentiels de cette organisation ; mais il y en a d'autres, et je poursuis le cycle tout entier avec l'espoir que d'autres nations demain y entreront.

Lorsque j'ai pris cette initiative hardie, qu'on m'a tant reprochée – car les hommes publics qui commettent l'imprudence de s'efforcer d'agir s'exposent à bien des critiques et c'est surtout quand ils se croisent les bras qu'ils sont hors de danger **(Très bien ! Très bien !)** – lorsque j'ai commis l'imprudence d'inviter les nations européennes à se regrouper, à discuter en commun leurs intérêts, à créer entre elles les liens de solidarité nécessaires, je savais ce que je faisais et, depuis cette époque, on a bien vu que sous l'influence de dangers économiques et sociaux, l'Europe se rendait enfin compte qu'il lui était impossible de rester dispersée, égoïste, stagnante, si elle voulait sauver sa civilisation.

L'Union européenne est devenue déjà quelque chose de puissant. Les dernières réunions européennes ont été largement favorables à la cause de la Paix. Nous avons discuté des intérêts matériels, nous l'avons fait dans une idée de solidarité effective, et nous avons déjà arrêté des solutions importantes.

Dans cette tâche, mes chers Concitoyens, Mesdames et Messieurs, je vous promets de persister tant que j'aurai du souffle, tant que j'aurai des possibilités d'action, tant que j'aurai du crédit. **(Applaudissements répétés.)**

Je serai ridiculisé, je serai injurié, je serai calomnié. On répandra des feuilles à bon marché dans les foyers pour essayer d'empoisonner les esprits. Cela m'est égal. J'ai confiance dans le bon sens du peuple. **(Oui ! Oui !)**

Le peuple, quand il lit un journal, n'est pas obligé de croire tout ce qui s'y trouve. Il a des moyens de défense, il sait réagir contre la distribution du poison à domicile. C'est sur son intelligence, sur son bon sens que je compte pour mettre mon effort à l'abri des coups.

Et c'est aussi – je le dis en m'excusant d'avoir été si long **(applaudissements)** – sur la volonté des femmes que je me tourne. C'est à elles que je m'adresse, et si j'ai éprouvé aujourd'hui une joie profonde, ce fut de les voir si nombreuses dans la foule et de découvrir dans leurs yeux tant d'enthousiasme à la pensée que la cause de la Paix continuerait à être défendue.

Tant que les femmes seront avec nous, tant qu'elles défendront leur pays, leur mari, leurs frères, leurs enfants, tant qu'avec la bonté profonde de leur cœur elle s'efforceront d'aider à la défense de l'humanité contre les atrocités de la guerre, notre cause sera en de bonnes mains. **(Acclamations.)**

Je les supplie de ne pas la désertir. C'est sur elles qu'il faut compter pour appuyer notre action. C'est vers elles que je me tourne en cet instant solennel. **(Acclamations.)**

J'ai vu, autour de ma voiture, par une attention délicate et touchante des organisateurs de cette belle fête, de pauvres jeunes filles tenant dans leurs bras des fleurs qu'elles me destinaient. Elles marchaient dans la poussière, sous le soleil ardent et supportaient une dure

fatigue. Je les plaignais et je regrettais bien sincèrement de leur imposer un tel effort. Mais, en même temps que la lassitude, je voyais dans leurs yeux l'éclair de l'apostolat, la joie de s'associer à une noble action. Et je me disais : Elles sont avec nous, elles combattent avec nous ; elles sont avec nous pour la Paix contre la guerre. (**Vifs applaudissements.**)

Ce rôle, qu'il soit continué, et nous vaincrons la guerre. (**Vifs applaudissements – Oui ! Oui !**)

L'humanité s'est attachée à abattre par la science les fléaux qui la ravageaient. Pasteur a agenouillé la rage. Il l'a obligée à s'incliner devant son génie. Il l'a terrassée.

Roux a consolé les mères en tuant le croup, en arrachant des millions d'enfants à la mort.

Des savants luttent chaque jour pour nous préserver de la tuberculose, du cancer. Et la guerre, l'horrible guerre ! serait le seul mal contre lequel l'humanité se déclarerait impuissante ? (**Non ! Non !**)

Allons donc ! Je ne peux pas le croire (**vifs applaudissements**) et quand j'assiste à une manifestation comme celle-ci, quand j'entends des paroles éloquentes comme celles qui ont été prononcées, quand je sens cette chaude atmosphère d'enthousiasme autour de moi, je crie de tout mon cœur : Merci !

Je repartirai de Gourdon avec des forces nouvelles, avec des forces accrues et vous aurez fait de moi un nouveau soldat de la Paix, de nouveau jeune, vigoureux, oublieux de sa vieillesse et prêt à combattre jusqu'au bout. (**Vifs applaudissements, ovations répétées et prolongées – Cris de : « Vive Briand – Vive la Paix !**)

Lorsque le Ministre des Affaires étrangères descend de la tribune, toute l'assistance, debout, vibrante d'une exaltation enthousiaste, acclame frénétiquement l'orateur. Et les cris de : « Vive la Paix ! Vive Briand ! » retentissent longtemps encore après que M. Briand eût quitté la salle pour regagner son auto.

Après une halte reposante à la sous-préfecture, M. Briand est reparti accompagné de MM. L.-J. Malvy [député du Lot], Dauliac [maire de Gourdon] et Plancassagne [sous-préfet de Gourdon].

M. DAULIAC, Maire de Gourdon

« Monsieur le Président,
« Messieurs,

Votre présence constitue, pour la ville de Gourdon et pour ses élus, une gloire sans précédent. La petite cité que je représente est heureuse et fière d'avoir vu réunis, dans l'enceinte de ses murs étroits mais hospitaliers, tant d'hommes qui tiennent une place éminente dans le Gouvernement, le Parlement, la Presse, les Administrations ou les assemblées ; tant de combattants en nombre infini et parmi eux tous le citoyen illustre, le Ministre de la Paix, le Président Aristide Briand.

Et c'est pour moi

M. TROUPEL, Président de la F.N.

Au nom de l'Union fédérale des Associations françaises d'anciens combattants et des victimes de la guerre dont il est le président, M. Troupel déclare qu'il veut brièvement commenter trois mots :

« L'Amitié, par l'union des cœurs, l'union pour la fraternelle confiance des Anciens Combattants, pour la paix sociale d'abord, dans la liberté totale des croyances, des idéaux et des espoirs pour la reconstitution de la patrie française et l'édification de la Paix humaine.

Amitié totale au service de la Paix par la mise en pleine valeur des parties de conciliation et d'arbitrage, la constitution d'un patriotisme européen clairvoyant et d'une solidarité internationale.

La Paix dans la sécurité par le désarmement.

La Paix enfin par la persistance de la confiance et de la plus loyale main tendue aux hommes de bonne volonté qui, comme notre hôte d'aujourd'hui, M. le Président Briand, vivant symbole d'un idéal humain, s'efforcent, à travers les embûches et les obscurités du chemin, de guider les peuples dans leur ascension vers la lumière.

La République par la démocratie.

« car les peuples, maîtres d'eux-mêmes, les peuples qui vont sur les champs de bataille, les peuples qui saignent et qui souffrent, sauront créer l'atmosphère de confiance internationale d'où sortira la vivante Paix. »

Les bravos et les signes répétés d'assentiment qui ont souligné les déclarations de M. Troupel, ont marqué combien le Président de l'U.F. avait su fidèlement traduire la pensée et les désirs de ceux au nom desquels il avait parlé.

M. PÉDELMAS, Président de l'U.F.

C'est dans cet esprit que les anciens combattants ont appelé à présider leur banquet, M. Aristide Briand, l'animateur de la lutte pour la Paix.

- « Car nous, que la Guerre a meurtris, nous croyons à la Paix ! Nous aurons assez de raison, de courage et d'amour pour la réaliser en nous, autour de nous. Ayant combattu sans haine, nous nous opposerons à la haine qui n'a jamais rien bâti dans le monde, parce qu'elle déchire, détruit et sépare !... Nous voulons nous entendre avec nos ennemis d'hier, afin de pouvoir, demain, orienter nos destins vers une possible Patrie humaine. »

Pour cela, il faut construire la Paix. C'est le vœu suprême de ceux qui étaient sincères en mourant pour la dernière des guerres.

- « S'ils revenaient de ce néant où nous les imaginons dépouillés de leurs passions, purifiés, parvenus à l'état parfait de détachement et de sérénité, ils ne permettraient pas que d'autres croix de bois viennent attrister de leurs alignements rigides notre Vallée de Victoires ! Ils ne permettraient pas que leurs enfants puissent mourir comme ils sont morts ! »

Prononcé d'une voix ferme où se traduisait cependant l'émotion de la pensée, le discours de M. Pédelmas a soulevé de longs applaudissements et d'unanimes acclamations.

M. J.L. MALVY, Député

L'apparition à la tribune de M. J.L. Malvy valut à notre représentant au Parlement une ovation particulièrement émouvante.

Aussi les acclamations des convives avaient-elles profondément ému M. J.L. Malvy qui trouvait, dans ces marques d'enthousiasme si sincères, la récompense de son dévouement à la cause de la paix.

Les anciens combattants tenaient, en effet, à remercier le Président de la Commission des Finances d'avoir, malgré les attaques et les injures dont il fut l'objet, obtenu de M. Briand que celui-ci vînt présider le banquet du 14 juin.

C'est dans une attention silencieuse de toute la salle que M. J.L. Malvy prit la parole :

« Un devoir s'impose à moi, devoir impérieux, mais agréable, dit-il : c'est de remercier du plus profond du cœur, comme représentant au Parlement de la ville et de l'arrondissement de Gourdon, à la fois les anciens combattants et M. Briand de l'honneur infiniment précieux qu'ils font à Gourdon ; de leur souhaiter, à tous, comme l'a fait mon ami Dauliac, la bienvenue, et de leur exprimer la gratitude et la reconnaissance des populations dont je suis le mandataire.

Aux uns je dirai : Comptez sur nous, dans l'avenir comme dans le passé, pour appuyer vos revendications et faire valoir vos droits.

À l'autre je dirai, sûr d'être votre interprète fidèle : Nous vous suivons sur la route pénible où vous vous êtes engagé avec courage, où vous avancez avec méthode et ténacité. Nous vous suivons d'étape en étape, en vous entourant de notre sympathie et de notre affection, solidaires et enthousiastes, vers ce but humanitaire, le plus noble qu'il soit, puisqu'il s'agit pour la République française, au nom de laquelle vous parlez, de déclarer la paix au monde. **(Vifs applaudissements.)**

Les anciens combattants ont voulu affirmer, en dehors de tout esprit de parti, leur foi immuable en cette politique que vous poursuivez et qui tend à substituer des solutions de conciliation, d'arbitrage et de justice internationale aux solutions de force et de violence. Nous sommes avec eux et avec vous et, restant moi-même dans le cadre qu'ils ont tracé, je n'aurai, en ce grand jour, d'autre pensée et d'autre sentiment que le leur : la paix des peuples.

Et, du reste, n'est-ce pas là, parmi tous les problèmes qui appellent notre attention, le plus passionnant, le plus angoissant de l'heure présente ? Ne commande-t-il pas tous les autres et ne mérite-t-il pas que, brisant un moment le cadre étroit des partis, nous nous retrouvions unis autour de l'homme qui nous apparaît comme le symbole de la Paix pour l'encourager et l'aider dans sa noble et redoutable entreprise ?

Quelle belle et admirable chose, mon cher Président et ami, quel réconfort pour vous que cette foule enthousiaste qui proclame, qui vous crie sa confiance, sa foi en vous parce que vous avez fait de la Paix, en face de l'incrédulité humaine, un acte immuable de foi ! **(Longs applaudissements.)**

Oui, ce peuple de nos campagnes qui vous entoure, ce peuple au clair bon sens a confiance en vous, parce qu'il sait que, malgré toutes les attaques, malgré toutes les embûches que l'on sème sur votre route, malgré des difficultés de tout ordre, vous irez jusqu'au bout de votre tâche, et je suis sûr que demain, s'il en était besoin, à certaines heures d'amertume comme en connurent tous les hommes d'initiative généreuse et d'action hardie, le souvenir de cette manifestation, les acclamations de ce peuple du Quercy et de la région, peuple qui vous admire, vous donnera encore plus de force et plus de cœur pour poursuivre votre œuvre, parce que vous saurez qu'en l'accomplissant, vous répondrez à la pensée la plus claire et aux vœux les plus chers de la France républicaine et pacifique. » **(Applaudissements prolongés.)**

De retentissantes acclamations saluèrent les dernières paroles du Président de la Commission des Finances.

Puis M. Aristide Briand prononça, parmi d'incessantes ovations, le discours que l'on a lu d'autre part.

Le défaut de place nous oblige à ajourner à samedi prochain la publication d'autres croquis pris par H.-P. Gassier au cours du banquet.

in *La Gauche Quercynoise*,
1^{ère} année, n° 8,
du samedi 20 juin 1931.